

Concours de nouvelles « En forêt méditerranéenne, tous nos sens en éveil jusqu'à l'inattendu »

Troisième prix « L'éveil »

par Sacha CORFA

L'air vif me brûle la gorge. Le sol d'écorces et d'épines acérées essaie de ralentir ma course. Le grattement de la terre et le crissement des feuilles se rapprochent. Des reflets éclatants m'aveuglent. Les yeux clos, la fatigue s'immisce. Je trébuche. Face contre terre, la sève sèche du pin m'engourdit les lèvres. Je me redresse, étourdi. Devant moi, la souche creuse d'un arbre promet un refuge précaire et provisoire.

Immobile, il fixait Marie de ses yeux sombres. Elle se tourna vers moi: "Un cochon !" me sourit-elle.

Depuis la cuisine que j'avais quittée précipitamment nous parvenaient des odeurs de thym et de viande grillée. Lentement, sans quitter la bête des yeux, je m'accroupis. Le sanglier s'assit. Il était énorme.

"Papa, on peut le caresser ?"

Sans un mot, je pris Marie dans mes bras et reculais de quelques pas vers la porte ouverte de la baie vitrée. D'une main, j'en refermais le battant. A mes pieds, Kermès grognait, le poil hérisssé et les babines retroussées.

"Non, ma chérie, c'est un animal sauvage", répondis-je en déposant ma fille sur le tapis.

Dehors, le sanglier souriait.

Un craquement me surprend. La nuit est tombée. Recroqueillé au cœur de mon arbre, figé, le souffle court, je scrute les formes autour de moi. Ils sont proches. Une diversion me permettrait une courte longueur d'avance. Je tâte le sol autour de moi. Rien. Je fouille mes poches, sans espoir. Une arbouse, rescapée du maigre repas de la veille. Je lance mon projectile de fortune le plus loin possible. Dupés, les sangliers chargent. Je m'élance à l'opposé et cherche un arbre auquel grimper. Un grand chêne vert se détache de l'ombre. Sans hésiter, je me hisse. L'écorce réchète et les feuilles coupantes m'écorchent les mains. Je m'immobilise entre deux branches. Au sol, les sangliers se rassemblent et m'encerclent. Au loin, comme autant d'étoiles, des milliers de points lumineux percent la nuit. La forêt est vivante. Elle a faim.

"La forêt ! Elle arrive ! Rentrez chez vous !"

Au loin me parvenaient les tirs de mortier de la police et les cris des animaux blessés. J'appuyai de tout mon poids sur l'accélérateur, juste avant qu'ils ne referment les barrières. Sur le siège passager, Marie hurlait de douleur.

Quelques minutes auparavant, réfugiés parmi tant d'autres sur le toit du centre commercial, nous avions tous vu le ciel noircir et le soleil disparaître. Je n'ai pas voulu y croire avant de voir la première chauve-souris fondre sur

Kermès et lui crever les yeux.

Les infirmiers soulevèrent le petit corps et emmenèrent Marie, inconsciente.

Je ne devais plus jamais la revoir.

Un souffle sur ma nuque. Le bruissement d'ailes s'apprécie. Les chauves-souris passent à l'attaque. Désorienté, je perds prise et me rattrape à une branche. Elles continuent leur assaut coordonné et me forcent à descendre.

A terre, la harde de sangliers s'impatiente. Lorsque mes pieds touchent enfin le sol, ils s'écartent soudainement. C'est la Bête. Ses sabots piétinent les glands et le romarin, encombrant l'air de parfum envoûtant. Ses yeux immenses captivent les miens. Je tombe à genoux, pétrifié. La Bête me fait face. Je goûte son haleine chargée. Elle hurle.

Je me réveille en sursaut.

Des odeurs de thym... romarin... le cochon de lait ! Je me lève brusquement et fais tomber les pages de la nouvelle à laquelle je mettais la dernière main.

Dans la cuisine, la radio annonce une mutation incontrôlable de l'épidémie. Kermès salue l'ouverture du four, la queue frétilante et la mine réjouie. Je prends un couteau, pique la viande : c'est parfait. Soulagé, je referme la porte du four et éteins la radio, le chien sur mes talons.

Sur le pas de la porte, nous nous immobilisons, stupéfaits.

“Papa ! Regarde, un cochon !”

S.C.